

L'univers du nid

Les nuages d'hiver, toujours plus chargés de lames de neige, et la morosité de février se rallient au mois de novembre lorsque la marmotte voit son ombre. C'est ainsi lorsque le soleil décline pour l'un et brille pour l'autre. Les météorologues, ces grands scientifiques incompris, font les frais de conversations animées.

À mon arrivée à Montréal, le 16 février, je m'engouffre dans un taxi. Le chauffeur parle de la tempête qui sévit, en oubliant celle de 1971. Assurément pas dans l'esprit de ses parents à l'époque, trop jeune pour s'en rappeler ou carrément résident d'un autre pays. Il roule trop vite. On ne voit rien devant et moi, derrière, j'angoisse. Arrivée à l'hôtel, je respire mieux. Les élancements près de mon cœur disparaissent.

La chambre convient. J'y séjourne une nuit. Le temps de discourir du temps qui file et de mes engagements pour changer le monde, je retourne à l'aéroport. Un autre taxi m'y conduit. J'ai éconduit l'autre. Trop téméraire. Retourne dans ton pays, je regagne le mien. Ma pensée dévie. Le gène du racisme paternel. Je reviens au chauffeur actuel. Il m'explique sur les congères, me parle de lenteur, celle du déneigement. J'opine de la tuque laissant entrevoir ma nuque à son collègue qui le talonne. J'angoisse encore. Le mien ne voit rien derrière et moi, devant l'autre, je prie.

Je rallie mon nid. Les oisillons ont quitté, le mâle m'espère. Imperturbable cardinal. Son chant me ravit. Sur l'oreiller, son plumage couvre mes plaies d'anxiété. Je m'abandonne dans ses serres, là où croît la confiance. Nos becs échangent des baisers. Le temps tendresse. La lune, pleine de soleil, filtre au travers du store et darde sa lumière. Le temps caresse.

C'est dans le lit qu'on vit les plus belles chansons d'amour. Quelques refrains suffisent pour changer un univers. Couchée dans ce nid, je m'élève.